

# Coat de queer

nos jambes liées par des draps  
d'épiderme, je m'endormirais  
dans tes bras, le nez dans ta  
nuque, dans les replis d'oiseau  
de tes yeux fatigués



ANNA  
CRUZ

**COAT DE QUEER** est le cent trente-quatrième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs et autrices du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

©Tous droits réservés Anna Cruz et le CANIF,  
Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2025.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2025  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM  
et Centre de reprographie du CVM

Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec)  
H2X 1X6

Illustration de la couverture : Alice Denis  
Photos des pages 6 et 13 : Del LaGrace Volcano  
Photo de la page 15 : Anna Cruz

**ANNA CRUZ**

Coat de queer

*Jamais je n'arriverai à te faire comprendre, à te faire ressentir ce que je ressens par ma parole. Mais peut-être réussirais-je par ma bouche ; offre-moi ta peau en sacrifice.*

Anne Archet

*Le carnet écarlate : Fragments érotiques lesbiens*

*J/e découvre que ta peau peut être enlevée délicatement pellicule par pellicule, j/e tire, elle se relève, elle s'enroule par-dessus tes genoux, à partir des nymphes j/e tire, elle glisse le long du ventre, fine à l'extrême transparente, à partir des reins j/e tire, la peau découvre les muscles ronds et les trapèzes du dos, elle se relève jusqu'à la nuque, j//arrive sous tes cheveux, mes doigts en traversent la masse, j/e touche ton crâne, j/e le tiens avec tous m/es doigts, j/e le presse, j//atteins la peau sur l'ensemble de la boîte crânienne, j//arrache brutalement la peau, j/e découvre la beauté de l'os brillant parcouru de vaisseaux sanguins, m/es deux mains broient la voûte et l'occiput en arrière, m/es doigts s'enfoncent à présent dans les circonvolutions cérébrales, les méninges sont traversées le liquide rachidien s'écoulant de toutes parts, m/es mains sont plongées dans les hémisphères mous, j/e cherche le bulbe rachidien et le cervelet enserrés quelque part au-dessous, j/e te tiens tout entière à présent muette immobilisée tous cris bloqués dans ta gorge tes dernières pensées derrière tes yeux arrêtées dans m/es mains, le jour n'est pas plus pur que le fond de m/on cœur m/a très chérie.*

Monique Wittig

*Le corps lesbien*

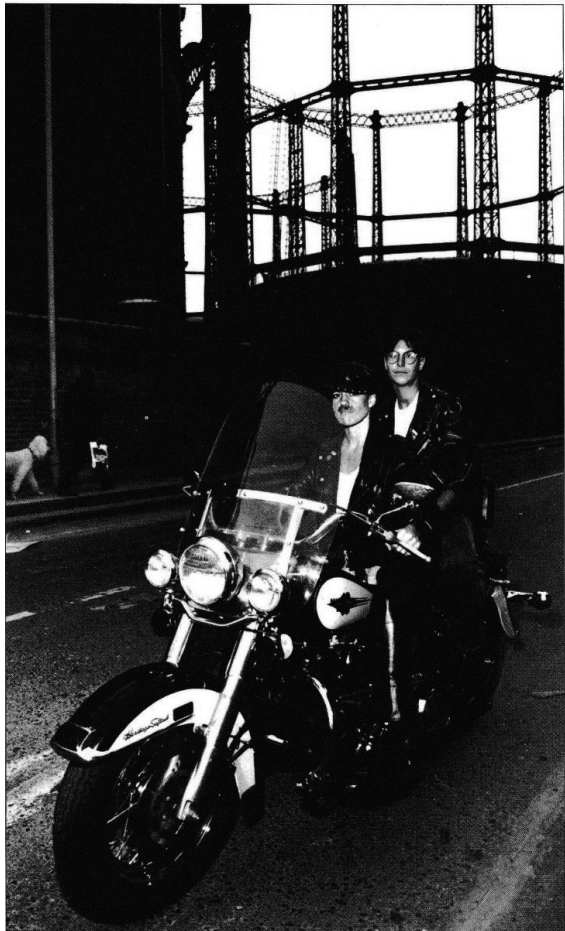
## Skin

Tu m'as laissé ton manteau, mais je flotte dedans, peu importe la manière dont je tente de le porter. Je l'ai accroché sur un ceintre contre la porte de notre garde-robe et, souvent, je le hume comme le fait Ennis avec la chemise de Jack. L'amalgame d'odeurs qui imprègnent ta peau me captive, celle de tes Camel au clou de girofle, celle du bois coupé, celle de ton shampoing, celle de ta crème hydratante au sel de mer, celle de tes parfums, celle de ta sueur, toutes intégrées au cuir, empilées les unes sur les autres. Le cuir parle de la peau, car il est de la peau et la recouvre. Il parle du tranchant, car il a été découpé et sert d'étui. Il parle des coups, car il est la matière dans laquelle on découpe les fouets. Il est noir comme le deuil, la nuit, le fer. Il porte l'arôme de qui le porte. L'odeur de chacune de nos nuits, sept ans de temps, de moi enlacée à ton corps au repos, corps auquel j'ai retiré la vie.

Je fume plus que jamais, je passe à travers tes derniers paquets de cigarettes importées, mais fumer seule est aussi un moyen de convoquer ton corps et de le faire entrer petit à petit, bien au-dedans, jusqu'aux réserves d'air, jusqu'à atteindre le souvenir le plus tendre pris dans la poitrine. Je me dépends de mon mégot, dénoue les fils de mes écouteurs et franchis les portes coulissantes de la quincaillerie tenue par la famille d'Anglos. *Skin* se met à jouer. *Give me your skin and accuse me of sin*. C'est le seul magasin au village où il est possible d'emprunter des outils neufs et de ne jamais les redonner. Je suis ici, sans toi, à parcourir les rangées dans lesquelles autrefois on se permettait d'imaginer de quelles façons on détournerait les objets vendus ici de leur usage premier, pour ensuite sortir à la course du magasin, en laissant nos rires s'écouler sur le trottoir. J'aurais voulu que tu me gardes dans les éclaboussures de ton rire.

Saisissant seulement ce dont j'ai besoin, je glisse un rouleau de corde dans mon sac à bandoulière. Je me suis longtemps arrêtée devant

la sélection de couteaux, en rien comparable au mur que je nourris d'inox sous ses formes les plus tranchantes dans la cuisine de notre maison, incapable de déterminer quel couteau à dépecer ferait un meilleur travail que ceux que j'ai déjà. Je n'aurai qu'à en choisir un selon le niveau de confort que le manche me procure et selon la légèreté de la lame, l'aiguiser, et ce sera parfait.



DELLA GRACE

Il y a quelques mois, on a passé neuf heures sur ta Harley en route vers Montréal pour prendre part à la Dyke March qui avait lieu pour la première fois depuis plusieurs années. L'après-midi, on a visité le marché aux puces d'artisans indépendants. Une section entière était vouée au travail du cuir. Des objets de toutes sortes foisonnaient sur les tables placées pêle-mêle dans l'espace de vente qui s'étalait sur plusieurs étages. Du coin de tes yeux coulait une fascination comme je n'en avais jamais vu auparavant, une soif de tout apprendre et d'à ton tour exposer tes morceaux aux côtés d'autres artistes. À partir de ce moment-là, tu t'es mis/e à magasiner des retailles de cuir pour un énième projet entamé que tu n'auras pas pu achever. Tu les recevais à l'Atelier, là où tu passais la plupart de ton temps à créer. Tu as tout appris par toi-même, et je te regardais faire, pleine d'admiration.

L'Atelier, c'est un vaste espace dédié aux métiers d'art tenu par le troupe de quinquagénaires à tout faire, Fabrice et Bobby (deux bears) ainsi que Mateo (une loutre). De temps à autre, tu donnais un coup de main à tes papas qui m'ont prise sous leur aile sans hésiter, qui sont devenus pour moi, à travers toi, des figures parentales par défaut. Avec leurs barbes de moins en moins poivre et de plus en plus sel, ils ressemblent à Lloyd et Larry dans *But I'm a Cheerleader*, un troisième s'ajoutant à l'équation. À leurs cinquante et quelques années d'accumulation de poil sur le corps, on pourrait facilement croire qu'ils ont passé et passeront tous leurs hivers blottis en cuillère dans leur terrier à somnoler par intermittence, la loutre entre les deux bears. Ils m'ont dit, peu après ta mort, que lorsque l'un d'eux mourra, les deux autres le transformeront en tapis, comme ceux en peau d'ours, puis qu'il se fera marcher dessus volontairement, positionné à l'entrée de l'Atelier, sa gueule ouverte, ses bras étendus étreignant le sol. Mateo, Bobby et Fabrice m'ont gardée dans leur vie même si tu n'en fais plus partie, ils continuent de m'offrir le soutien dont j'ai besoin pour mes projets, de m'aider comme ils t'ont aidé/e.

## Mojo Pin

Une fois à la maison, je me suis tournée et retournée au son de Jeff Buckley, prise à ressasser tous nos souvenirs indélébiles. Arrive un temps où plus rien ne suffit, plus rien ne compense pour l'effritement des draps froids dans notre lit vide. Difficile de dormir seule sur le matelas presque aussi vieux que nous deux combiné/es, posé à même le sol, dans lequel les années ont modulé la forme de nos corps. Les ressorts se ploient sous mon poids, je me lasse de les entendre. Nos jambes liées par des draps d'épiderme, je m'endormirais dans tes bras, le nez dans ta nuque, dans les replis d'oiseau de tes yeux fatigués, où j'aurais déposé mon nid si j'en avais été capable. Maintenant sans toi, nue, perdue, immobile, je lis tes lettres, je croque tes mots, qui éclatent sous mes dents comme des billes de verre. Je reprends les trois romans empilés sur le sol, jaunis, aux pages noircies de tes notes manuscrites, aux coins rabattus, à la reliure déchirée, qui t'ont suivi/e toute ta vie et une bonne partie de la mienne, je les consulte à nouveau avant d'essayer de me coucher. On se lisait des passages à tour de rôle, presque à tous les soirs. Je t'écoutais de tous mes sens, tu m'écoutais de tout ton corps. Laisse-moi retourner à toi.

Dans les marges de ton Clarice retraduit par tes propres moyens : un mode d'emploi. Quoi faire de ton corps une fois mort. Ce corps que tu as érigé, façonné, transformé à coups de baignades à la rivière, de travail à l'Atelier et de séances d'entraînement qui t'ont minutieusement pétri/e, ont durci ton ventre et grossi tes bras. Tu as appris à réguler le son de ta voix, à la descendre de quelques tons.

Dans les pages blanches à la fin de ton exemplaire tant aimé du *Corps lesbien* : des patrons de couture réduits à l'échelle avec des mesures qui se rapportent aux miennes. Tu as même précisé les valeurs d'assemblage pour que j'évite de les oublier à la découpe. Faute de pouvoir suivre la spirale de ton cuir chevelu, de tracer la ligne qui mène ton

arcade sourcilière au bout de ton nez crochu, de pincer les pointes de ta moustache à moitié peinte au mascara brun foncé, de relier les grains de beauté qui te constellent, faute d'avoir pu être assez proche, d'avoir pu traverser les barrières de ta peau, de tes os, d'avoir pu me loger dans ta cage thoracique, j'ai relu tes instructions. J'aurais voulu te voir de l'intérieur, remarquer le mouvement de chacune de tes particules sans devoir t'ouvrir, te vider de ta salive, de ton sang, de ton gras, de tes larmes, comme on voit les organes des pieuvres et des grenouilles de verre, translucides.

*Take my life into your life, take a branch with your knife, come help me die.*  
À travers la voix d'Adrienne, tu m'avisais à l'avance de ce que tu désirais. Tu désirais me tenir au chaud indéfiniment, que je sente ton poids sur mon dos, te découpe, passe fil et aiguille à travers ta peau retravaillée avec tout le soin que mes mains sont en mesure de prodiguer, que j'y martèle œillets métalliques, y installe poches, ceinture, fermeture éclair, que sous mes mains tu deviennes cuir, immortel/le.

Et je me souviens de cette nuit-là, je vais toujours m'en souvenir, on s'amusait, je t'avais attaché les chevilles et suspendu/e à l'envers, tes bras flottaient dans les airs sous la branche la plus épaisse du bouleau près de la maison, j'avais en main un couteau, sa pointe légèrement appuyée contre ta gorge, je traçais un fil qui partait de l'intérieur de ton poignet, faisait quelques courbes douces et remontait (ou descendait, plutôt) vers ton épaule, et, de mon autre main, je suivais le rouge coulant du bout de mes doigts, le laissant à peine sortir de sa plaie avant de l'étendre, et c'était comme rêver, parce que seule l'énergie produite par ce qu'on partageait nous gardait conscient/es, puisque rien d'autre n'existait, rien d'autre au monde que nous deux, et tout le long, on se regardait, on ne possédait plus aucune notion du temps, plus aucune notion de ce qui avant avait été ou de ce qui après serait, et, Olive, tu avais cette lueur dans le regard, je m'y étais presque perdue, mais je me souviens d'avoir glissé le couteau le long de ta poitrine jusqu'à ta gorge et de l'avoir tenu là tandis que tu t'avançais de plus en plus près, le rapprochant de toi, et je ne bougeais toujours pas, mais je l'ai tenu là et tu m'as regardée, tu m'as regardée droit dans les yeux, et tu m'as dit de le faire. Tu m'as offert ta vie.

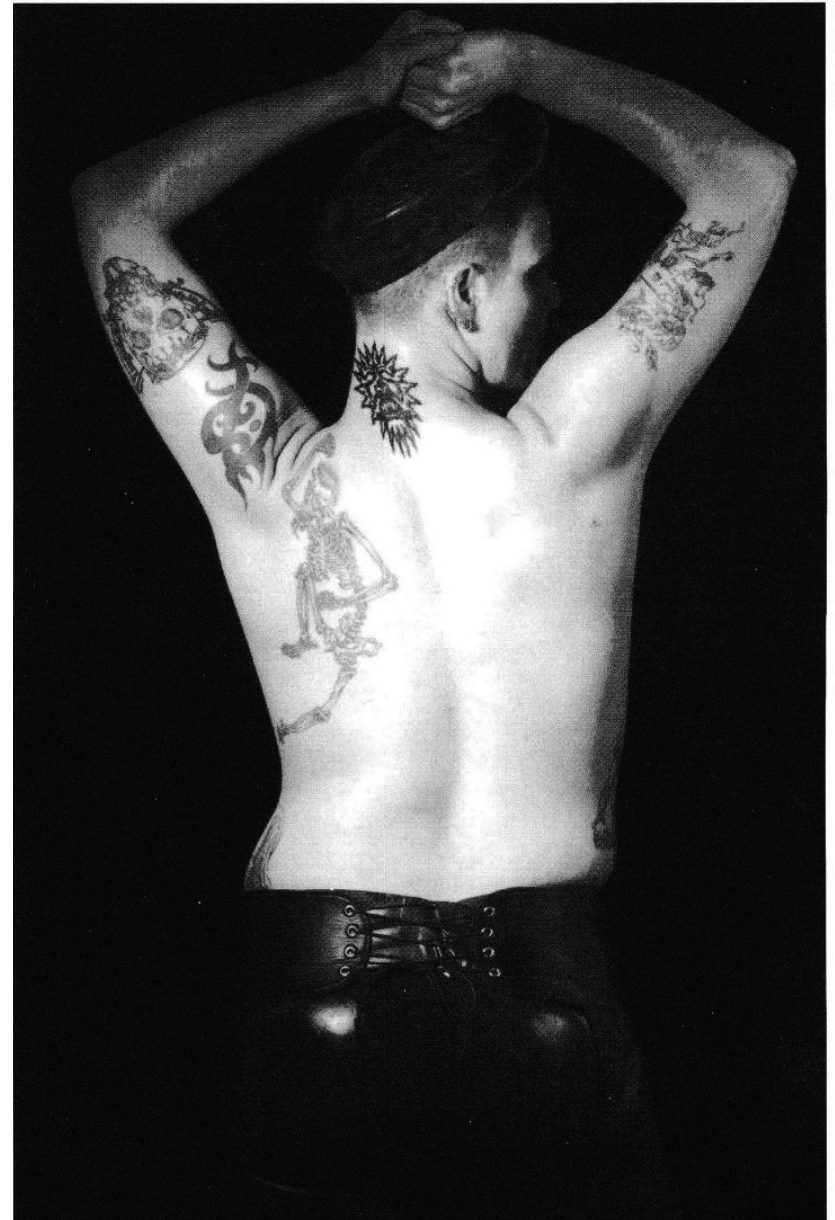
Et je l'ai prise.

## The Bug Collector

Dans la tranchée de ta trachée, tout ce qui m'était cher est disparu, c'était comme si la cire de mon corps avait refroidi dans son moule. Je ne veux pas me séparer de toi. Je t'embrasse, je t'embrasse. J'embrasse tes cheveux noirs et courts qui tombent sur tes yeux et les remplissent de lumière. J'embrasse ton cou ballant, tes épaules exquisés sur toute leur étendue. Je ferme tes yeux et embrasse leur vert en embrassant la peau qui le laisse transparâître.

Tu t'es remis/e à mourir sous mes mains sans gant, ton corps encore sanglant. Je te sentais couler par les espaces entre mes doigts (du moins, ce qu'il restait de toi). En silence, je te parlais pour que tu t'ouvres à ma voix. Difficile de t'ouvrir à nouveau, maintenant que tu deviens seulement chair. Je contemplais à loisir chaque courbe voluptueuse, chaque ourlet, chaque pigment, chaque ridicule, les admirant avant qu'elles ne se rejoignent en un seul et grand morceau de peau.

J'ai prolongé l'instant avant que je ne doive effectuer la seconde incision, beaucoup plus longue cette fois, perpendiculaire à la première et qui débutait juste au-dessus de celle-ci. Tant que ton corps demeurerait tiède, j'étais en mesure de te défaire de ta peau comme on enlève un gant. Je m'assurais de privilégier l'usage de mes mains, au risque de t'abîmer, de me servir le moins possible de mon couteau à dépecer, sinon de le tenir fermement, le pouce sur l'arrière de la lame tournée vers ta chair et non ta peau. J'ai enfoncé le couteau plus profondément, en ligne droite, suivi le long de ton sternum en passant par ton happy trail, rejoint au nombril (où j'ai dû m'arrêter pour dévisser ton piercing) les traits tracés à l'intérieur de tes cuisses.



Considérant que chaque millimètre de ta peau m'est précieux, mes mains ont parcouru tes bras tapissés d'insectes. Tu as préféré t'en recouvrir de ton vivant, refusant de te faire enterrer, sachant que la terre n'aurait jamais la chance d'avaler ton corps puisque je le ferais avant elle.

Mes mains encore pleines de ton visage, j'ai déposé mon attention sur les lignes qui s'étaient formées sous la peau de tes yeux. Elles coulaient le long de tes bosses et formaient sur tes joues des ruisseaux qui descendaient vers la mer. Elles me semblaient plus profondes chaque fois que je les regardais ; le temps avait déjà laissé sur toi ses traces. Je t'ai descendu/e de ta branche pour que je puisse finaliser ton dépouillement. J'aimais te dire que dans les nœuds de ton dos, je me serais tapie, que si j'avais été un arbre, j'aurais poussé penchée vers toi, anastomose de nos racines entrelacées, morphologiquement connectées, *intertwined, sewn together*.

J'ai gratté tes restants de chair avec ma plaine à écorcher, puis j'ai appelé Fabrice pour qu'il m'aide à t'éviscérer. J'aurais aimé t'admirer davantage, mais au bout de quelques heures, tu te serais mis/e à te décomposer. Alors qu'il séparait tes organes pour qu'on les nettoie et les congèle, je me suis chargée de t'enduire de sel afin de conserver ta peau brute, décharnée, de te faire sécher enroulé/e sur toi-même. Au bout de trois jours, le peu de poil qu'il te restait s'est détaché et je pouvais te rincer à l'eau froide. L'odeur marine qui émanait du tonneau me ramenait à chacune des fois où on s'était baigné/es à l'anse de la rivière près du phare. *So take me down to the river and bathe me clean, put me on the back of your white horse, to ride, all the way to the chapel, let you wash all over me.*

J'ai appliqué sur toi les connaissances que j'ai acquises en lisant des manuels de fabrication de peaux de cuir, question de cultiver les rejets de ta passion avortée. J'ai fait bouillir de l'écorce de châtaignier dans une chaudière pour en extraire ses tanins. Une fois la substance

devenue brunâtre, plus foncée que toi de quelques teintes, et refroidie, je l'ai versée dans un tonneau en bois contenant de l'eau et t'y ai déposé/e. Ça a pris trois mois et du remuage quotidien avant que la solution ne te pénètre, que tu absorbes l'écorce et que tu t'appropries sa couleur, toi qui as toujours eu tendance à doré plus vite que moi.

Pour te rincer de ton surplus de jus d'écorce, je t'ai amené/e à la rivière, m'assurant que l'eau utilisée durant le processus ait été correctement filtrée et débarrassée de tous les agents de tannage avant d'être rejetée dans la rivière. Toutes les fois que je t'y ai porté/e, la fin de *Family Tree* résonnait en boucle et accompagnait ta dissolution.



## Posing in Bondage

Une marque sur notre cèdre avant qu'il ne décède, elle disait « je t'aime à en mourir ». Tu l'avais gravée là l'été dernier. L'arbre, désormais ébranché, est devenu cadre. Je coupe quatre morceaux de son bois et forme un large rectangle, où j'arrime ta peau demeurée humide. Je t'étends à l'ombre (le soleil te sécherait trop rapidement), puis t'étire avec la corde encore neuve, m'assurant de bien te nouer aux contours du cadre. Passe et repasse le manche de ma hache à ta surface pour t'assouplir, te rendre plus lisse, plus malléable.

Tes tatouages sont restés visibles, ont perdu un peu de leur couleur, comme sur une peau vieillie au fil des couchers de soleil. Les hirondelles perchées sur tes clavicules, la courtepoinette d'insectes superposés sur tes bras, le saule au centre de ta poitrine (même coupé en deux) ont conservé leur forme.

Je te détache de ton cadre, t'approche de mon visage pour te sentir ; tu sens le neuf, l'odeur qu'on aimait tant redécouvrir ensemble. Je te mâche les contours, comme les tanneurs l'ont longtemps fait, je te mâche jusqu'à ce que ma mâchoire me lâche. Chaque partie de toi me manque. T'aimer, c'est vouloir ta présence avec chaque fibre de chair et de pensée, de la moelle de chacun de mes os. Te vouloir avec faim, avec fièvre, avec désespoir.

Je trace sur toi à la craie, suivant à la lettre les patrons que tu m'as laissés, te coupe au ciseau et te couds de mes mains, des jours et des jours durant, te menant à ton état ultime. J'applique les enduits qui serviront à entretenir ta souplesse, comme si je te lavais.

Je t'enfile. T'enveloppant, m'enveloppant en toi, dans la certitude d'exister.

Je compare les minuscules triangles sur la couche cornée de mes mains aux tiens sur la manche de mon manteau qui s'arrête un peu au-dessus de mes poignets, le cuir replié sur lui-même ondule selon mes mouvements, grince à son propre contact, le temps que ma peau s'accoutume à la fraîcheur de la tienne, que nos températures se stabilisent, que je te transfère ma chaleur, le temps de m'effondrer, de me fondre en toi, nos peaux à tout jamais liées, fil et aiguille à la main, *like threading an ocean through a needle*, je te couds à moi, à la surface de mon sternum, de chaque côté de ma poitrine, l'aiguille transperce ta peau rigide, transperce ma peau douce, je tire sur le fil, il décrit en boucle ses boucles qui se resserrent.

Plus je te recompose, plus je me décompose.

*J'ai cousu mes mots avec, en ordre d'apparition, ceux d'Eva Baltasar, Pat Califia, Siouxsie and the Banshees, Anne Archet, Kev Lambert, Adrienne Lenker, Monique Wittig, Kló Pelgag, Lydia Képinski, Ethel Cain, Luce Irigaray, Lily Burana, Roxxie Linnea Due, Lou-Adriane Cassidy et Björk, ainsi qu'avec les photographies de Del LaGrace Volcano. J'aime penser qu'elles sont là et veillent sur mon texte.*

## Références

Anne Archet, *Le carnet écarlate : Fragments érotiques lesbiens*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2014, 140 p.

Monique Wittig, *Le corps lesbien*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, 187 p.

## Skin

Ang Lee (dir.), *Brokeback Mountain* [film], 2005, 2h 14 min.

Eva Baltasar, *Boulder*, traduit par Annie Bats, Paris, Verdier, 2022 [2020], 119 p.

Sabrina Maiorano, *Représentation du BDSM lesbien en art contemporain : genres et sexualités féministes queer : chez Catherine Opie, Del LaGrace Volcano & Tejal Shah*, mémoire de maîtrise en histoire de l'art, Montréal, UQAM, 2015, 122 p.

Siouxie and the Banshees, « Skin », *Kaleidoscope*, 1980, 3 min 46 s.

Della Grace, *Cherry & Beth on a Harley* [photographie], Londres, 1994, dans Lily Burana et Roxxie Linnea Due, *Dagger : On Butch Women*, p. 11.

Jamie Babbit (dir.), *But I'm a Cheerleader* [film], 1999, 1h 25 min.

## Mojo Pin

Jeff Buckley, « Mojo Pin », *Grace*, 1994, 5 min 42 s.

Anne Archet, *Le carnet écarlate : Fragments érotiques lesbiens*, *op. cit.*

Kev Lambert, *Querelle de Roberval*, Montréal, HélioTropé, 2018, 288 p.

Adrienne Lenker, « come », *songs*, 2020, 5 min 17 s.

Monique Wittig, *Le corps lesbien*, *op. cit.*

Klô Pelgag, « Jim Morrison », *Abracadabra*, 2024, 3 min 01 s.

Michelle Handelman (dir.), *BloodSisters : Leather, Dykes and SadoMasochism* [film], 1995, 1h 09 min.

## The Bug Collector

Lydia Képinski, « Sur la mélamine », *Premier juin*, 2018, 3 min 30 s.

Eva Baltasar, *Boulder*, *op. cit.*

Anne Archet, *Perdre haleine : Phrase autoérotique*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2020, 128 p.

Della Grace, *KIMO'S BACK* [photographie], Londres, 1992, dans *Dagger : On Butch Women*, *op. cit.*, p. 227.

Haley Heynderickx, « The Bug Collector », *I Need to Start a Garden*, 2018, 3 min 48 s.

Adrienne Lenker, « not a lot, just forever », *songs*, *op. cit.*, 4 min 10 s.

Ethel Cain, « Family Tree », *Preacher's Daughter*, 2022, 7 min 10 s.

Florent Conti (Ma vie dans le vent), *Comment faire du CUIR | Le savoir des nomades d'antan* [vidéo], YouTube, 2024, 28 min 07 s. <https://youtu.be/mMVX7uXjjPw?si=Y6sX9ywnqVKQzNmE> (page consultée le 5 décembre 2024).

The Bush Tannery, *How to Make Your Own All Natural Leather Using Tree Bark* [vidéo], YouTube, 2017, 3 min 27 s. <https://youtu.be/-ecf8LoyPCk?si=NLSaEPdpbLh7LXK> (page consultée le 23 décembre 2024).

Kathy Kellogg, *Home Tanning & Leathercraft Simplified*, Charlotte, Williamson Publishing Co., 1984, 192 p.

H. J. Rousset, *Travail du cuir*, Aix-en-Provence, Éditions Émotion primitive, 2014 [1931], 184 p.

### **Posing in Bondage**

Japanese Breakfast, « Posing in Bondage », *Jubilee*, 2021, 4 min 04 s.

Klô Pelgag, « Les puits de lumière », *Abracadabra*, 2024, 3 min 31 s.

Luce Irigaray, *Passions élémentaires*, Paris, Éditions de Minuit, 1982, 129 p.

Jen et Sylvia Soska (dir.), *American Mary* [film], 2012, 1h 43 min.

Björk et Arca, « Body Memory », *Utopia*, 2017, 9 min 46 s.

Lou-Adriane Cassidy, « Le corps en mouvement », *Lou-Adriane Cassidy vous dit : Bonsoir*, 2021, 3 min 26 s.

Anne Archet, *Le carnet écarlate : Fragments érotiques lesbiens*, op. cit.

### **Autres sources**

Karianne Trudeau Beaunoyer, « Autoportrait en arrêts sur images », dans Karianne Trudeau Beaunoyer, Nicholas Dawson, Pierre-Luc Landry, *Se faire éclaté-e : expériences marginales et écritures de soi*, Montréal, Nota Bene, 2021, p. 29-49

Lily Burana et Roxxie Linnea Due, *Dagger : On Butch Women*, Jersey City, Cleiss Press, 1994, 231 p.

Geneviève Labelle et Mélodie Noël-Rousseau, *Ciseaux*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2023, 144 p.

Maggie Nelson, *The Argonauts*, Minneapolis, Graywolf Press, 2016, 160 p.

Josée Yvon, *Travesties-kamikaze*, Montréal, Les Herbes rouges, 2019 [1980], 152 p.

Josée Yvon, *Danseuses-mamelouk*, Montréal, Les Herbes rouges, 2020 [1982], 152 p.

Merci Véro.